

Yelluah LEBIOU

Rêveries Poétiques

Du même auteur

Déjà parus

- Démocratie Bananière théâtre chez Edilivre Paris
- Le Fakir d'Aliéma théâtre chez Edilivre Paris
- Analyse structurale des textes de poésie Edilivre Paris
- Trompettes Démocratiques-Démocraties et consorts Edilivre Paris

A paraître

- Phénomènes Electoraux
- Ilangoua, Yèlè-Ilangoua théâtre

Les Mots de l'Auteur

Mes premiers vers sont nés d'une banale peine de cœur, mes premiers écrits auront servi à meubler mes longues heures d'oisiveté. J'ai plongé dans l'écriture qui s'offrait à moi comme dans une béance qui devenait, à mesure, à la fois familière et accueillante. J'ai appris à me défaire de ma conscience étriquée pour m'ouvrir à une conscience plus large, ainsi j'ai pu me soulager de mes humaines certitudes pour des certitudes plus éthérées. Ce qui m'a permis de m'apercevoir que j'avais de mes origines des bijoux en or et des habits en satin et qu'il me suffisait de me libérer de mes liens apparents pour accéder à cette liberté que seule la sagesse peut conférer à un homme. J'ai servi la Muse en chevalier pour découvrir qu'elle m'était proche et fidèle complice depuis longtemps. Elle savait m'avoir sans m'apprivoiser et savait obtenir de moi la reddition après quelque moment d'infidélité. Elle avait appris à se mettre à mon niveau sans encourager mon indolence et sans châtier mes

découragements. En sa compagnie j'ai plongé dans les profondeurs insondables de la mémoire qui m'ont révélé les promesses que j'avais faites et qui m'ont fait découvrir l'inspiration. Poète est un état qui ne se décrète pas, cet état peut choisir de ne pas se manifester dans la réalité quotidienne, mais un poète est surtout celui qui aime la poésie et qui est capable de la découvrir sous n'importe quel masque. C'est de cette manière que l'on peut prétendre être son chevalier servant.

S'il m'avait été donné de choisir un métier, celui-ci aurait, sans doute, un rapport étroit avec le métier d'amuseur de foire ou amuseur populaire peut-être même fakir. Les foires il n'en existe pas chez nous et j'ai très peu de dons de divination pour être fakir alors, j'ai remis au goût du jour les talents de mes incarnations passées, celles qui ont sans doute fait la gloire de mes vies antérieures. Poète j'étais devenu, il me restait à me convaincre et à faire la preuve que j'étais aussi écrivain !

Parlons de Poésie

Parler de poésie, c'est-à-dire de cet art de transcrire en un certain langage, la beauté naturelle des êtres et des phénomènes, c'est pénétrer l'univers d'un code particulier qui est lui-même la transgression d'un code traditionnellement admis : la langue. La langue fournit des éléments (appelés aussi signes), pour l'écriture, le parlé etc. Elle établit des règles d'assemblage, d'association, de combinaison de ces signes, lesquelles règles lui assurent une certaine caractéristique, une tenue et une esthétique.

L'écriture poétique, comme toute activité humaine, dès lors qu'elle commence à s'affirmer, s'empresse de fixer des règles, des normes, pour établir une espèce d'orthodoxie ou de classicisme. Sans parler des grands courants qui ont fait les beaux jours de la poésie, aujourd'hui la poésie se voit divisée en poésie classique, néoclassique et libérée. La poésie classique est celle que l'on reconnaît par son cadre bien rigide : règles phoniques, métrique

bien soignée, règles sémantiques, bref celle qui reste soumise à toutes les règles de la prosodie. La poésie néoclassique contemporaine est celle qui utilise ou qui choisit d'utiliser les règles les moins contraignantes, et qui abandonne les règles contraignantes de la prosodie moderne. La poésie libre est celle qui a rompu avec l'encadrement dogmatique, celle qui veut échapper à toutes les anciennes règles, qui rejette ou qui ne reconnaît pas à la poésie une quelconque orthodoxie (un cadre rigide). Mais, étant l'ombre de la poésie classique, elle ne saurait récuser, sans se renier comme poésie, toutes les règles qui donnent leur charme aux textes poétiques. De cette sorte, même libérée, celle-ci continue à se concevoir et même à s'apprécier par rapport à la poésie classique. Comme hier la poésie classique portait en elle les germes d'une auto segmentation, qui a donné naissance à la poésie libre, aujourd'hui la violence de son propos libertaire ferait-il porter à cette dernière les germes de son éclatement futur ?

Mais, force est de constater qu'il n'y a que les néophytes qui parlent abondamment de la poésie, le poète lui se contente de faire la poésie, il écrit, il invente cette matière qui sera, pour d'autres, objet de péroration.

Parlons de poésie. Pour parler de poésie, faut-il appartenir au cercle restreint des poètes ou bien à celui des analystes et critiques ? L'objectivité du propos, lorsqu'on se lance dans une entreprise de ce type, requiert que l'on ne soit pas partie prenante ou du moins, selon une expression chère aux sociologues, que l'on se débarrasse de ses prénotions. On évite alors de faire de la critique seule ou de l'apologie seule. Si écrire la poésie est un art, réfléchir sur l'art d'écrire devient une science et le propre de cette science perpétuellement en devenir, est de faire bouger l'art, de l'amener à sa perfection, du moins de l'inciter à se parfaire. Qu'il soit bien entendu, si une telle science veut faire bouger les choses dans l'art de poétiser, elle ne s'attaque, cependant, qu'à cette partie de l'art qui est transcription. L'on sait que, même sous la forme de "savoir

acquis" ou acquérable, la science, dans l'art, ne peut ni favoriser, encore moins apprivoiser l'inspiration, source de création artistique. Alors, le critique ou l'analyste qui parlera de poésie ne risque-t-il pas de ne parler que de cette partie émergée, apparente de l'art ? Ne risque-t-il pas dans ses indications et conseils de privilégier la forme aux dépens du fond ?

Etudier la poésie, de nos jours, reviendrait à aborder une science : la poétique qui ne manque pas d'accointances avec d'autres. De ce fait, il devient impossible de faire de la poétique sans se perdre dans les méandres de la psychanalyse (avec les théories de Freud et de Lacan), sans s'immerger dans la linguistique, la science des langues (avec les études de Jakobson et de Saussure). Comme pour se rappeler que "le langage poétique sans la langue c'est la ruine de la poésie" (¹), on n'hésite pas à visiter toutes les branches de la linguistique, phonétique, phonologie, autant de sciences qui étudient les sons de la langue. Quand on le fait sans perdre sa poésie, c'est petit à petit qu'une lumière apparaît et on n'a plus envie de s'arrêter à la poétique historique ou à l'histoire de la poésie. On s'active et on veut voir et savoir davantage sur la science du langage poétique, et l'on se dit combien de temps cette science restera-t-elle encore acculée à un rôle secondaire ?

Il serait contraire aux règles d'une démarche épistémologique de soumettre une heuristique à la coupe d'une autre science humaine, fût-elle celle qui lui a offert la caution de ses théories. Les hypothèses qui ont aidé à asseoir les théories de l'une n'étant pas systématiquement ni même intégralement transposables à l'autre, le risque couru est celui d'un amalgame qui expliquerait la seconde science par la première, l'inverse n'étant pas toujours possible ni même accepté.

La poétique - cette science destinée à éclairer le langage poétique - peut-elle prétendre à un statut particulier ? La

¹ Suivant l'adage « science sans conscience n'est que la ruine de l'âme »

linguistique qui a permis l'éclosion d'une série de sciences ne serait-elle pas prête à accorder à la poétique un statut de science à part entière ? Sans quoi, apporter la caution de ses hypothèses ou de ses théories à une autre science serait-il synonyme d'enfermement théorique pour une science naissante ?

La taxinomie linguistique comprend plusieurs sciences qui bénéficient de la caution de la linguistique parce qu'elles ont choisi le langage pour objet de science. N'est-il pas temps que chaque science qui analyse le langage s'affranchisse de cette science mère, et définisse son objet autour du langage, surtout de l'épithète qui complète ce langage ? *Langage poétique* implique une science : la poétique, une science qui étudie un type de langage bien particulier, donc une science à part entière et non pas une science "godillot" !

Comme toutes les sciences dans son cas, la poétique a, aujourd'hui, plus que jamais, besoin de ce mouvement qui la mettrait sur une orbite gravitationnelle, elle peut, après avoir défini clairement son objet, le langage poétique, même s'il lui reste à partager avec d'autres les méthodes d'investigations, s'affirmer comme science indépendante et autonome.

De nos jours, il y a comme un malaise à s'avouer poète. Alors qu'un écrivain romancier est adulé, accueilli avec tous les honneurs, le poète est souvent reçu avec une hilarité, qui frise le mépris, c'est à peine qu'on se dissimule pour ironiser en disant pouette-pouette en lieu et place de poète. Qui peut penser encore aujourd'hui que ce genre littéraire, dans ses jours de gloire, a produit des "têtes couronnées" qui ont été des espèces de mandarins ?

Le paradoxe de la poésie c'est que nul ne peut s'en passer. Tous les gens sont convaincus que la vie sans poésie est insipide et qu'ils ne peuvent même pas envisager une telle chose. Alors comment expliquer ce désintérêt pour les œuvres poétiques ? Certainement pas par la qualité de celles-ci, car on trouve, de nos jours, des œuvres qui rivalisent avec celles des poètes disparus. Les poètes portent eux aussi une part de responsabilité dans la perte

d'audience de la poésie et le désintérêt du public pour les œuvres poétiques. En voulant vivre tels des reclus, en marge de la société et en marge des nouvelles avancées technologiques, ils n'ont pas su réagir pour porter la poésie au frontispice. Aujourd'hui pour fuir le ghetto où ils se sont réfugiés, il leur suffit d'écrire, d'écrire et encore d'écrire ces belles œuvres, comme la beauté, elles finiront par ne plus passer inaperçues, et les poètes finiront par sortir des ornières.

Entre poésie classique, néoclassique et libérée s'apprécient, de nos jours, les textes poétiques. Alors, une nouvelle poétique pour un art d'écrire la poésie lui-même remanié ! Une poétique de proximité, réfutant toute nostalgie qui oblige à ne faire que de la poésie historique !

Le poète par son esprit s'élève au-delà du monde de la dualité et de la dichotomie, de l'espace et du temps, où il fait un avec les entités et les choses. A partir des mondes intermédiaires, il sait qu'il est l'ami ou le fils des Dieux. Il emprunte leur mode de "déplacement", il utilise leur mode de communication. Déjà dans ces mondes où par imprégnation il pénètre toute chose, communique avec toute chose, sans connaître véritablement la Béatitude, il est en contact avec la Beauté, la Splendeur, la Prophétie et la Poésie. De ce monde descend sur ou avec le poète, l'inspiration que l'on peut nommer à cet instant «message poétique». Ce message le poète ne l'a encore que sous forme d'impressions. Il va falloir, pour sortir un discours poétique, transcrire ces impressions, les exprimer avec des mots. Le lecteur devra garder en mémoire les termes de message et de discours poétiques dans cette acception. Chaque fois que nous parlerons de message il faudra comprendre inspiration poétique et lorsque nous dirons discours, il faudra entendre le travail fini, l'œuvre écrite. La question qui vient immédiatement à l'esprit est de savoir où situe-t-on le langage poétique ? Indubitablement dans le monde phénoménal et au niveau du travail achevé. Il arrive même que discours, langage et écriture poétiques soient pris les uns pour

les autres de manière à entretenir la confusion. Ceci n'a rien de redoutable, puisque l'écriture est à la fois l'acte de transcription et la manière particulière qu'a un auteur de ciseler son œuvre. Le discours lui est à la fois la manière de transcrire et aussi l'œuvre achevée. Le langage, dépouillé de la parole, apparaît comme la manière inhabituelle d'écrire ou de transcrire.

On imagine, ainsi, la difficulté, qu'on peut rencontrer dans toute tentative de définition de la poésie. Elle tient au fait qu'on veuille définir, avec des mots, de surcroît, moyens physiques, ce qui appartient au monde nouménal. Elle tient surtout au fait que l'on a toujours assimilé la poésie au seul discours poétique. Or, les poètes sont unanimes, la Poésie est Beauté, Splendeur et la splendeur est l'attribut des Dieux. Cette confusion, si on pouvait la justifier, découle du fait qu'on pense, à tort, que même après avoir traversé les mondes et les firmaments, les brumes et les brouillards de notre imagination, le message peut encore garder de son authenticité pour nous apparaître encore comme Poésie. Mais l'on sait que ces nuages tellement chargés de particules et d'impuretés, l'auront suffisamment corrodé, pour qu'il perde beaucoup de sa teneur, donnant à ce point confirmation à J. P. Richard, lorsqu'il affirme : *"entre l'objet qui l'a produite et l'esprit qui l'accueille en lui, la sensation a dû franchir de si vastes espaces et percer de telles opacités qu'elle se trouve largement dépouillée à son arrivée de la richesse signifiante et sensible dont elle avait été investie à son départ. Eventée comme un parfum trop longtemps débouché, elle ne présente plus à l'esprit que la trace effacée, que la très vague suggestion de cet objet dont elle devrait pourtant constituer le signe irréfutable. Les étendues brumeuses de temps et d'espace qu'il lui a fallu parcourir ont émoussé sa vivacité, amoindri sa particularité, elle ne vit plus que d'une vie atténuée, expirante, et qui ne se rattache plus qu'à grand peine à la vie plus chaude et plus précise du lieu ou du moment d'où elle avait d'abord jailli (.)*. De ce fait, la beauté ou la poésie que nous reconnaissons aux choses ne serait-elle pas leur pureté naturelle d'un point de vue de nos sens charnels ? Bien que par définition les sens charnels, puisque limités, ne restituent que partiellement la beauté et la splendeur, nous garderons cette acception

qui est notre conception de la poésie.

La partie immatérielle de la poésie, faite d'inspiration, nous l'appelons *message poétique*. Ce message, lorsqu'il nous vient, doit traverser les nuages de la mémoire où demeurent, en suspension, les poussières de l'histoire, de la croyance, de la culture et même de la religion. Ces particules, du fait qu'elles sont par nous, assimilées comme des prénotions, vont, par récurrence, corroder, influencer la transcription du message, c'est-à-dire l'écriture poétique. De sorte que transcrit dans le langage et en belles lettres, le discours ne sera qu'un reflet assez pâle du message poétique. Il appartient au poète, afin de garder intacte la pureté du message d'origine, de purifier le firmament de sa mémoire, en se débarrassant de ses prénotions. Car, tels des fantômes qui hantent son inconscient, ces brouillards de l'acquis agissent comme des miroirs déformants. Alors, le siège de ce que nous nommons inconscient ne serait-il pas simplement la mémoire ? Et l'inconscient lui-même ne serait-il pas qu'un simple miroir réfléchissant ces fantômes de l'acquis assimilé ? On sait très bien qu'à l'instar du matériel informatique, une mémoire n'est capable de restituer que ce qui y a été préalablement introduit. Ici aussi à la manière du matériel informatique, il nous faut considérer deux types de mémoires. Une mémoire immédiate qui sert à stocker les impressions de la vie en cours, c'est la mémoire de classement, et une mémoire haute qui est le siège de l'inconscient, c'est la mémoire des archives. En véritable habitué de la mémoire basse dont il connaît les moindres recoins, c'est par contre dans cette mémoire haute que l'artiste puise les ressources lui permettant de se rendre compte qu'il appartient au monde nouménal ? Sinon, comment comprendre que, sans appartenir à la sphère nouménale, le poète puisse y avoir accès ?

Le poète est "l'héritier de Moïse" ou de Kavi, qui reçoit de la profondeur de son silence un matériau noble et brut qui lui vient des sources divines par le biais de l'inspiration. Comme le peintre, quand vient la fugitive inspiration, il doit faire quelques esquisses,

des brouillons qui donneront plus tard une œuvre poétique. Tel un artiste, le poète qui veut que son œuvre soit digne d'intérêt, se pliera aux règles conventionnelles de la prosodie, en respectant, bien sûr, la syntaxe (quelquefois en la bousculant un tout petit peu). Il va bâtir des rimes, des strophes ponctuées d'allégories, d'inversion et de métaphores. Comme Moïse descendant avec ses tablettes, il nous livrera ces vers qui font rêver et qui ont souvent l'air impérissables. Après tout, Moïse n'avait-il pas d'abord reçu l'inspiration de ce qui devait devenir plus tard les dix commandements, avant de les graver sur tablettes ?

Il nous faut bien convenir que la poésie n'est pas une langue en soit. Au contraire, elle n'est qu'une des formes de langage, c'est-à-dire un des multiples moyens d'exécution de la langue, suivant une certaine conception de l'esthétique. La langue elle-même est déjà une combinaison de signes, de phonèmes, selon des lois spécifiques. Par exemple le français, comme langue, se caractérise par des règles qui définissent la phrase ou autres syntagmes, combinant dans un certain ordre, les monèmes suivants : sujet- verbe- complément. Mais cet ordre n'est pas strict, au contraire il est susceptible de changer suivant qu'il s'agisse d'une affirmation ou d'une interrogation, mais aussi suivant que le locuteur ou l'écrivain veuille obtenir des effets verbaux ou des effets de style.

La versification intervient, dans le déroulement du langage poétique, pour y imprimer une mesure et un rythme, en y ajoutant la rime, elle recherche un critère esthétique qui se traduit par des effets phoniques. La poésie (ou devrions nous dire l'écriture poétique), qui est un type de langage particulier, est faite d'une association d'effets de style et d'effets phoniques. Elle devrait être examinée et appréciée au regard de ces deux catégories d'effets qu'elle prend à la fois à la rhétorique et à la versification. Ainsi, pour être un langage dans sa forme esthétique, l'écriture poétique ne devrait pas allier relâchement de la syntaxe, incohérence de fond, si, comme on le sait, elle a déjà abandonné métrique et homophonie

terminale, c'est-à-dire la rime et la mesure.

Le travail d'artiste, du poète, consiste à réussir, par de savantes combinaisons, à allier, dans le matériau brut qu'il a reçu, ces deux catégories d'effets sans en trahir ni l'esprit ni la lettre. La construction d'un poème se faisant autour et sur la base de ces deux catégories d'effets, sa texture devra s'apprécier au niveau phonique, syntaxique, sémantique et symbolique, certainement pas au seul niveau de la typologie.

C'est donc d'un travail en plusieurs étapes qu'il s'agit pour sortir une œuvre poétique digne d'intérêt. La première étape, et pas des moindres, est celle d'être apte à recevoir et à consigner la fugitive inspiration. A ce stade il ne s'agit encore que d'esquisse ou de brouillon. Ensuite vient le stade du travail de l'esquisse du point de vue de la syntaxe et de la sémantique. Et, puisqu'il est appelé à se surpasser, le poète ne s'arrêtera pas en si bon chemin. Aussi, travaillera-t-il ce texte du point de vue de la versification : métrique, rythme, nombres de vers, rappel périodique des sons etc...

Ecrire la poésie devient un art lorsque, du matériau reçu de l'inspiration, on s'ingénie à restituer la beauté, la splendeur et l'esthétique, bref à faire que le discours qui en résulte soit une œuvre poétique, c'est-à-dire une copie à peu près parfaite du message reçu. L'art d'écrire la poésie ou l'art de poétiser apparaît comme un ciselage, un modelage qui traduira à la fois le talent et le génie de l'artiste poète. Cet art, dans sa partie nouménale, est "une grande vibration où personne ne dépasse personne", selon J. COCTEAU. Tous, grands, petits, riches, pauvres, instruits et non instruits, nous conservons devant l'art, une égalité de chance. La production artistique destinée à mettre en valeur le génie de l'auteur permet seulement d'apprécier la faculté qu'a chacun de rendre avec fidélité le message reçu par l'inspiration. Les styles de poésie et autres sacerdoces, sans être des écoles instruisant sur l'art de poétiser n'en orientent pas moins le ciselage.

A la manière des nuages du monde nouméal qui, par

réurrence, viennent encombrer le message poétique, nos prénotions orientent notre faculté d'appréciation, d'approche et aussi de transcription de la poésie. Pour cela, le terme habillage, que nous employons en d'autres circonstances pour désigner les règles de prosodie ne nous semble, malgré les critiques assez vives que cela a suscité, ni excessif, ni même déplacé. La distinction entre message et discours poétiques est une équivoque qui, lorsqu'elle est bien levée, évite bien des confusions. L'art est un habillage, l'inspiration est son âme et nulle habileté, qui ne serait nourrie à cette source, ne peut prétendre produire des œuvres artistiques impérissables, que le génie immortalise. Et l'art poétique consiste, sans doute, à produire des œuvres poétiques, suivant les règles du sacerdoce auquel on adhère, sans trahir le message poétique, fruit de l'inspiration.

L'AUTOMNE... BIENTOT L'HIVER

Les arbres perdent tous leurs formes et leurs feuilles
C'est la fin de l'automne et vient déjà l'hiver.
Les bras au ciel levés, branches à découvert.
Tels des manants privés de leurs chauds portefeuilles.

Ils avaient la couleur des tendres chèvrefeuilles
Qui grimpent sans façon à l'abri des couverts
Auprès des pieds moussus des portiques ouverts
Jouxant le capitule et les beaux mille-feuilles.

La neige, au vent mauvais, ne pouvant faire front
S'échine sans succès pour réparer l'affront
S'élève en tourbillons, soumise au vil servage.

La nature en sommeil face au grain martial
Payant le lourd tribut du passager ravage
Attendra de l'Avril un baiser nuptial.